LETTRE

A MILORD***

AU SUJET DE M. BERGASSE,

ET DE

SES OBSERVATIONS

DANS

L'AFFAIRE DE M. KORNMANN.

AOUT. 1788.


THE NEWBERRY LIBRARY
NL
CHICAGO

LETTRE

A MILORD ***

Au ſujet de M. BERGASSE, & de ſes OBSERVATIONS dans l'Affaire de M. KORNMANN.

Je m'acquitte de la double commiſſion dont vous m'avez chargé, MILORD, & je m'en acquitte avec empreſſement. Ce Mémoire de M. Bergaſſe, que vous avez tant applaudi & que vous aviez cru qu'on ſe contenteroit ici d'admirer en ſilence, a excité un enthouſiaſme univerſel. il a forcé la haine à ſe taire, & l'envie à lui donner des éloges. Tout le monde a voulu l'avoir; on l'a dévoré; on l'a appris par cœur; on ſe l'eſt arraché; on ſe l'arrache encore. Comme chacun garde ſon exemplaire avec autant de ſoin que ſa bourſe, qui veut bien le prêter eſt ſûr de s'acquérir un ami. Les Garçons de Café du Palais-Royal ont fait fortune en le donnant à lire; les exemplaires qui leur ont été remis tombent en loques, & j'ai vu quinze perſonnes, chez un Suiſſe, te-

nant chacune avec avidité un feuillet de ce Mémoire qu'elles s'étoient diſtribué, & qui paſſoit de main en main à meſure qu'on l'avoit parcouru. L'attention, le contentement, le tranſport, la ſtupéfaction qui ſe peignoient en même-tems ſur le viſage des Lecteurs, ſuivant la page qui les occupoit, joints à l'impatience de ceux qui, ayant achevé leur feuillet, attendoient le ſuivant pour continuer, me fournirent un ſpectacle qui me tint, près d'un quart-d'heure, dans la plus ſingulière extaſe.

Milord, vous n'avez pas prévu juſte la ſenſation que devoit produire cet Ouvrage, & je n'en ſuis point étonné. Nous autres François, nous faiſons avec le cœur ce que vous calculez avec la tête, & les principes de l'action de l'un n'offriront jamais d'élémens aſſez précis aux obſervations de l'autre, pour qu'elle puiſſe déterminer leur développement d'une manière parfaitement exacte.

Il eſt vrai auſſi que les événemens ſemblent concourir au plus grand ſuccès de cet Ecrit. Vous rappellez-vous cet endroit (pag. 51, en note) où l'Auteur déclare qu'il ſait : « que, preſſé » par le beſoin d'argent, & pour s'en procurer, » on ſe propoſe de fixer inceſſamment l'époque » de l'Aſſemblée des Etats-Généraux ? » Eh bien !

le jour même de la publication de ſon Mémoire, a paru l'Edit qui indique la tenue des Etats au premier Mai de l'année prochaine.

Vous ſavez ſous quels traits il a peint les deux Miniſtres ; vous n'avez pas oublié cette phraſe (pag. 38) où il les accuſe « de ſe jouer ſans » pudeur de la foi publique ? » Ecoutez comment eux-mêmes placent la preuve à la ſuite de l'imputation. Les expreſſions du Garde-des-Sceaux, dans ſon Diſcours pour annoncer la réduction des Offices du Parlement, tintent encore à nos oreilles. Les voici : *En ſupprimant les Charges des Magiſtrats..... le Roi leur en rembourſe, dès-à-préſent, la finance en deniers comptans. Les ordres ſont donnés ; les fonds ſont prêts, & ces rembourſemens n'eſſuyeront aucun délai.* Imaginez à préſent ce que ſont *devenus* CES DENIERS COMPTANS, CES FONDS PRÊTS qui vont, *ſonica*, effectuer des rembourſemens ! Un Arrêt du Conſeil du 9 Août les a métamorphoſés en beau papier, *en* QUITTANCES DE FINANCES *portant intérêts à cinq pour cent, qui ſeront délivrées aux Officiers liquidés.* Comment trouvez-vous celui-là ? Convenez donc qu'on auroit grand tort déſormais de ne pas avoir la plus aveugle confiance en ces Meſſieurs ?

Mais, ce n'eſt pas tout. M. Bergaſſe avoit prédit qu'ils ſe diſpoſoient à « faire *manquer l'Etat à ſes engagemens* (pag. 31), & qu'ils s'efforceroient de faire rejetter ſur les *Cours tout l'odieux de cette opération* », & voilà tout juſte un Arrêt du Conſeil qui ſubſtitue des Billets du Tréſor-Royal à l'argent qu'on devoit y toucher, & nous aſſure : « que la cauſe de » cette eſpece de faillite, vient de ce que *la* » *confiance publique a été altérée par* CEUX » MÊMES *qui auroient dû conſpirer à le ſou-* » *tenir*, de ce que les *Emprunts ont été* CON- » TRARIÉS, *comme s'ils n'euſſent pas été* » *néceſſaires*, & DISCRÉDITÉS, *comme ſi le* » *gage en eût été incertain* ».

Maintenant, vous comprenez tout ce qu'ajoute à la grandeur des idées, à la force des vérités, à l'importance des maximes, qu'il développe dans ce ſtyle impoſant & nombreux qui n'appartient qu'à lui, cette étonnante & merveilleuſe préviſion. Ce n'eſt plus ſeulement un homme infiniment éloquent, qui, pourſuivi, décreté, parce qu'il a défendu ſon ami attaqué dans ſa fortune, dans ſon honneur, dans ſa réputation, dans ſon exiſtence, par la calomnie, le rapt, l'aſſaſſi nat & le poiſon, dénonce à l'indignation publique & livre à ſon exécration, avec les au-

teurs de tous ces forfaits, & ses ennemis & ceux de la prospérité de l'Etat; ce n'est plus, dis-je, cet homme qu'on voit simplement en M. Bergasse. On se demande : « de quelle espece est-il » donc, cet être qui modifie nos ames à son » gré ; qui, dans le présent, apperçoit le futur, » & qui paroît commander aux événemens comme » à nos affections? Est-ce un Dieu qui lui a » dévoilé & nos maux actuels, & nos désastres » à venir? Si c'est un Dieu, sans doute il lui » a aussi révélé & les moyens de nous guérir » & ceux de nous préserver. Ah! qu'il vienne » ce mortel privilégié, & puisse le Souverain » l'appeller auprès de lui pour veiller sur la » chose publique, l'inviter à verser dans les » plaies du corps politique dont il a sondé la » profondeur, dont il connoît la nature, un » baume salutaire qui lui rende la santé & la » vigueur de la jeunesse »!

Ainsi, M. Bergasse recueille la seule récompense digne du noble usage qu'il a fait de ses talens supérieurs; l'estime, les vœux & la confiance de sa Patrie.

Après vous avoir instruit du sort de l'Ouvrage, il me reste à vous parler de celui de l'Auteur. Devenu précieux à la Nation, vous sentez com-

bien on partage le vif intérêt qu'il a ſçû vous inſpirer.

On me contoit hier une nouvelle trop vraiſemblable, pour qu'elle ne m'effrayât pas : « Furieux, me diſoit-on, d'une note (*pag.* 49 » *des Obſervations*), dans laquelle eſt expoſé » le danger que feroit courir à la Famille régnante un premier Miniſtre qui, tenant la » preſſe en eſclavage & s'étant ſoumis tous les » Agens de l'autorité, ſe ménageroit un pouvoir ſans bornes, notre Principal a donné des » ordres pour faire arrêter M. Bergaſſe, & ces » ordres ont eu leur exécution ».

Plus j'ai tremblé, plus j'ai voulu m'aſſurer de la vérité. Le ſeul parti à prendre en pareil cas, je l'ai pris. Je me ſuis rendu chez M. Kornmann, où demeure M. Bergaſſe. J'ai trouvé le maître de la maiſon, au milieu d'une foule de gens de tous les Ordres, qui venoient, conduits par le même motif que moi, s'informer de la deſtinée de ſon courageux Défenſeur.

M. Kornmann, de cet air tranquille qui dédaigne la crainte & même le ſoupçon, nous a dit : « Meſſieurs, M. Bergaſſe n'a point été arrêté : il y a » deux jours qu'en ſortant de ſon appartement, il

n'a

» m'a laiſſé cette Lettre ; liſez-là. Je ne pourrois
» pas vous en apprendre davantage. »

Un de nous a lu ; un autre a copié ce qui ſuit :

MON CHER AMI,

« Je vous quitte ; il le faut : ce n'eſt pas que j'aye rien à redouter de ces haines élevées que je n'ai pu provoquer qu'en les mépriſant. La précaution que j'ai priſe d'écrire au Roi & à la Reine, & d'aller, conduit par la conſcience de mon devoir, me placer ſous l'égide de leur Juſtice, me raſſure contre toutes les craintes de cette eſpèce. De quelque pouvoir que diſpoſent mes ennemis, aucune puiſſance ne leur a été donnée ſur ma perſonne ; j'en ſuis certain. Attribuez donc ma démarche à toute autre raiſon qu'à celle de pourvoir à ma ſûreté.

» N'ayez aucune inquiétude ſur ma retraite : ils auront beau mettre en jeu toute cette armée de Sbires, de Délateurs & d'Eſpions qu'ils tiennent à leurs ordres, leurs recherches ſeront vaines, & quoi qu'ils faſſent, ils ne troubleront pas mon repos.

» Mes meſures ſont tellement priſes, que je ſerai toujours voiſin d'eux, prêt à chaque inſtant

à décompofer leurs complots funeftes contre la profpérité de ce Peuple, dont, pour notre malheur, l'adminiftration leur a été confiée. Mes efforts peuvent être inutiles ; mais il eft poffible auffi qu'ils foient accompagnés de quelques fuccès, & cette efpérance fait que je me voue fans regret à la vie profondément folitaire que je vais mener.

» Ménagez votre fanté; vos enfans en ont befoin. Soyez sûr qu'un jour viendra, où, enfin, on vous rendra juftice. J'ai toujours cru à la Providence, & je penfe fermement que, puifqu'elle a voulu que je me trouvaffe à côté de vous au moment où vous avez couru rifque de perdre la vie, & où vos mal heurs étoient à leur comble; puifqu'elle a permis que j'entrepriffe votre défenfe, & qu'à travers tant de circonftances orageufes & parmi tant de piéges fecrets, elle m'a donné du courage & des forces pour la continuer, je verrai le jour de votre triomphe, & il me fera fûrement accordé d'y contribuer encore.

» Qui m'eût dit que ce feroit moi, quand je n'ai fait que remplir les plns nobles devoirs de l'humanité, en partageant vos périls & votre infortune, qui me verrois un jour contraint de vivre dans une efpece d'exil & d'abandon, & que tous les avantages de la fociété & une parfaite fécurité, après tant de

crimes, feroient le partage de vos Adverfaires! Voilà cependant ce que produit la diffolution de tous les principes moraux qui doivent nous régir, & qui, depuis long-temps, nous régiffent fi peu. Faut-il, pour cela, renoncer à faire fon devoir? Non. Il eft des récompenfes dont il n'eft pas au pouvoir des méchans de nous priver, & ces récompenfes font dans mon cœur. Adieu. Je vous embraffe ».

(*Signé*) BERGASSE.

Cette Lettre qui nous pénétra tous d'un fentiment d'attendriffement & de reconnoiffance patriotique, excita notre curiofité. Il y étoit fait mention d'une Lettre à la Reine. Quelqu'un demanda : « S'il ne feroit pas poffible de la lire auffi bien que » celle au Roi, qui eft imprimée en tête du » Mémoire? »

M. Kornmann nous répondit : « Qu'il ne voyoit » pas d'inconvénient à nous fatisfaire » ; & il eût la complaifance de chercher le brouillon de M. Bergaffe, qui fut lu & copié comme la première Piece.

Je crois, Mylord, vous faire un cadeau en vous communiquant encore celle-ci.

LETTRE de M. Bergasse à la REINE, *en lui adressant un Exemplaire de ses* OBSERVATIONS.

Du 11 Août 1788.

MADAME,

« VOTRE MAJESTÉ a daigné accueillir avec bonté le dernier Mémoire que j'ai composé dans l'affaire de M. Kornmann : il contenoit des vérités essentielles pour le moment présent ; celui-ci en contient de plus essentielles encore, & il me semble qu'il est de mon devoir de le mettre aussi sous ses yeux.

On trompe Votre Majesté, MADAME, & on la trompe d'une maniere bien cruelle. Il faut cependant que l'erreur dans laquelle on persiste à l'entretenir se dissipe, & qu'avant que de plus grands maux arrivent, Elle soit avertie du bouleversement qui se prépare, & des effets malheureux qu'il peut produire.

» Votre Majesté a été long-temps l'espérance & l'amour des François ; Elle peut encore le devenir. Les personnes qui connoissent les qualités particulieres de Votre Majesté, sont indignées de la

maniere dont des Miniſtres, juſtement déteſtés, oſent calomnier ſes intentions bienfaiſantes, attribuant à Elle ſeule un déſordre qu'ils ont provoqué, en travaillant ſans relâche à lui faire perdre la confiance du Peuple, & à diminuer ainſi ſon autorité & ſon crédit véritables.

» Votre Majeſté peut facilement recouvrer cette confiance du Peuple, ſi néceſſaire dans le rang auguſte où Elle eſt placée, & qui doit être le premier des biens pour ſon ame douce & ſenſible: En déſavouant avec éclat des hommes qui n'ont pas craint de compromettre ſon Nom; en contribuant auprès du Roi au rétabliſſement de l'Ordre dans toutes les parties de l'Adminiſtration, Elle ſera Elle-même étonnée de l'effet qu'elle produira dans tous les cœurs: avec les graces qui lui ſont ſi naturelles, par-tout où Elle ſe montrera, Elle recueillera les bénédictions d'une Nation généreuſe, toujours diſpoſée à adorer ſes Maîtres, & le bonheur de cette Nation, en devenant en partie ſon ouvrage, ſera auſſi ſa récompenſe.

» Je ſuis, avec un profond reſpect, &c. »

Comme vous n'êtes pas le ſeul qui attachiez un grand prix à tout ce qui ſort de l'excellente plume de M. Bergaſſe, & qui vous occupiez de ce qui le concerne, j'ai profité des avantages de l'impreſſion

pour rendre à mes Concitoyens le service que je vous rends, & auquel je suis persuadé qu'un grand nombre ne sera pas moins sensible que vous.

Vous n'auriez pas été fâché, sans doute, Milord, de trouver ici une longue relation de nos malheurs; que dis-je? Vous triompheriez d'apprendre la rumeur des Provinces, la fermentation s'établissant dans les Villes, la disette & le brigandage menaçant les Campagnes; des Camps établis aux quatre coins de la France, non pour la défendre contre ses Ennemis, mais pour inspirer la terreur à ses Habitans; &, dans la Capitale, le Peuple murmurant de l'augmentation du Pain, les Bourgeois & les Grands, ou consternés, ou profondément aigris à l'aspect de l'ineptie & de l'iniquité, se relayant pour dicter des Arrêts du Conseil, dont un leur ravit la moitié de leur fortune, crée un Papier du Trésor-Royal, qui, bientôt Papier-monnoie, chassera tout le Numéraire de la France; dont l'autre porte un coup mortel à la Caisse d'Escompte, prépare de Dunkerque à Bayonne, à la suite de la Banqueroute de l'Etat, mille Banqueroutes particulieres, & qui, présentant ainsi le poignard au Commerce, & le cordon à l'Agriculture, ne laissent à mes compatriotes que la misere pour résultat, & qu'un affreux désespoir pour ressource; & voilà pourquoi l'on s'obstine à consommer l'anéantissement des Cours! On craindroit

qu'elles ne vînssent réclamer au nom des François en faveur de la sainteté des engagemens qu'elles ont garanti par leur enregistrement : on craindroit que par leurs remontrances elles n'ouvrîssent les yeux du Monarque sur l'infamie & le danger de ces funestes opérations ! Ah ! Milord, si le Capitaine ne fait incessamment jetter à la Mer ces insensés & perfides Pilotes, où conduiront-ils le Vaisseau ? Mais je ne veux pas rejouir les cœurs de vos Anglais par le tableau désastreux de notre situation. Que n'est-il en mon pouvoir de faire taire, & les Papiers publics, & toutes les bouches de la Renommée, vous ignoreriez du moins toutes les horreurs du sort auquel on nous destine, & sur-tout votre Pays ne mettroit point à profit nos désordres intestins, pour élever sa puissance sur les ruines & les décombres de notre existence politique.

Paris, 26 Août 1788.